



LES PSAUMES

- II -

1. Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots :

2. les rois de la terre se sont réunis, et les princes ont conspiré tous ensemble contre le Seigneur et contre son Christ.

3. Rompons leurs liens, et rejetons leur joug bien loin de nous.

4. Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur les tournera en ridicule.

5. Alors il leur parlera dans sa colère, et dans sa fureur il les remplira de trouble,

6. Pour moi, j'ai été établi roi par lui sur Sion, sa sainte montagne, pour annoncer ses préceptes.

7. Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.

8. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations en héritage, et pour domaine les confins de la terre.

9. Vous les gouvernerez avec une verge de fer, et vous les briserez comme un vase d'argile.

10. *Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous juges de la terre.*

11. *Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui dans le tremblement.*

12. *Embrassez la discipline, de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne périssiez hors de la voie de la justice.*

13. *Lorsque, dans peu de temps, sa colère s'allumera, heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance.*

Notes

Verset 7 : Il s'agit ici premièrement de la génération éternelle du Verbe, dans l'éternité qui n'a ni passé ni futur « hodiè » aujourd'hui. Ces paroles peuvent aussi s'appliquer, d'après un assez grand nombre de Pères, à toutes les manifestations dans le temps de cette génération éternelle : à la naissance de Jésus-Christ, à son baptême, mais surtout à sa résurrection et à son sacerdoce. (Ac 13, 33).

Verset 12 : Nous ne pouvons passer sous silence le sens que donne le texte hébreu à ce verset : « Embrassez, ou adorez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite et ne vous brise. » Le mot hébreu *naschaq osculari* signifiant adorer, quand il s'adresse à Dieu, parce que c'était par le baiser qu'en Orient on rendait hommage aux rois.



Table des matières

Explications et Considérations.....	4
I. — 1, 3.....	4
II. — 4, 5.....	7
III.— 6, 9.....	8
IV. — 10 – 13.....	11

Sommaire analytique

Le roi-prophète, considérant dans ce psaume la passion, la résurrection et le triomphe de Jésus-Christ, dépeint comme dans un tableau. Voir l'application qui en est faite par les Apôtres et les premiers chrétiens (Ac, 25,26, etc.).

I. — LES EFFORTS DES ENNEMIS DE JÉSUS-CHRIST.

1° *Des peuples* — (a) Les frémissements des nations (1) ; (b) les vains complots des Juifs (2).

2° Des rois et des princes qui se sont réunis pour briser les liens et secouer le joug que Dieu et son Christ voulait leur imposer (3).

II - LE PÈRE DE JÉSUS-CHRIST QUI :

1° Se rit de leurs vains efforts (4) ; 2° leur parle dans sa colère (5).

III- JÉSUS-CHRIST LUI-MÊME :

1° Roi qui domine sur toute l'Église ; 2° législateur qui sanctionne la loi de l'Évangile (6) ; 3° Fils de Dieu couronné de gloire dans sa triple génération (7) ; héritier et maître du monde entier (8) ; 5° pasteur vigilant, dirigeant constamment son troupeau avec une verge de fer ; 6° juge sévère qui écrase et détruit les rebelles (9).

IV. — LES SUJETS DU CHRIST, C'EST-À-DIRE LES ROIS ET LES JUGES QU'IL EXHORTE :

1° A ouvrir leur intelligence à ces grands enseignements que Dieu leur donne (10) ; 2° à soumettre leur volonté par un sentiment de crainte mêlé de joie (11), 3° à joindre à ces sentiments la pratique des bonnes oeuvres, pour éviter la colère de Dieu dont le temps est proche (12, 13).

Explications et Considérations

1. — 1, 3.

4, 3. La question que fait le Roi-Prophète, en commençant ce psaume, s'est imposée de tout temps à tout esprit considérant attentivement les destinées de la religion de Jésus-Christ et de son Église dans leur marche à travers les siècles. Le christianisme apportait au monde la religion la plus pure, la plus sublime, la seule vraie, et dès son apparition il souleva une répulsion presque universelle, une coalition qui renfermait en elle des peuples entiers et qui, leurs rois à leur tête, ne se proposaient rien moins que l'anéantissement du

nom de Jésus-Christ. C'est ce spectacle que le Roi-Prophète a devant les yeux quand il jette ce cri d'étonnement : « Pourquoi les nations ont-elles frémi ? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. » Il voit les nations en tumulte, frémissant comme les flots d'une mer en courroux, de ces frémissements précurseurs de la tempête ; il voit les rois, les princes, les philosophes et les gouvernements réunis dans une vaste conspiration, et déclarant une guerre habilement préméditée et furieusement conduite contre l'Église catholique ; il entend ces négations audacieuses, ces doctrines brutalement impies, ces cris de mort au christianisme et à l'idée même de Dieu, ces hurlements de bêtes fauves dont nous entendons comme les sinistres échos, et il demande la raison de ces frémissements et de ces complots. — Le mot « pourquoi » veut dire en vain. En effet, ils n'ont point accompli ce qu'ils voulaient, qui était d'anéantir Dieu et son Christ. (S. Aug.) — Le Roi-Prophète se sert du terme de « frémir » pour peindre leurs violences, et il est vrai de dire que la mer n'a point de frémissements aussi terribles, les lions de rugissements aussi formidables, que la haine furieuse, que toutes les passions déchaînées contre Dieu, son Christ et son Église. — Trois sortes d'ennemis nous sont ici représentés : les peuples, les sages et les faux docteurs, par ce mot : « ils ont médité, » les rois et les princes. Les peuples, pour qui le christianisme a tant fait, se sont rendus mille fois les instruments aveugles de la haine et de la fureur des princes et des sages de la terre. — Les sages eux-mêmes, les savants, les docteurs des peuples, sont entrés trop souvent dans cette vaste conspiration contre Dieu et l'Église de Jésus-Christ. David nous dit qu'ils « ont médité de vains complots. » Que prétendent-ils, en effet ? Combattre Dieu, dont Jésus-Christ est si manifestement l'envoyé ? Projets insensés. Il n'y a, dit l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, « ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur. » (Prov. 21, 30.) — Mais ce sont surtout les rois, les princes et les gouvernements qui, dans le cours des siècles chrétiens, se sont déclarés le plus souvent contre Dieu et contre son Christ, ont rompu avec le plus d'éclat les liens de la révélation divine, et rejeté loin d'eux le joug de la foi. Et je disais : « Peut-être sont-ce des pauvres, des insensés, ignorant la voie du Seigneur et les jugements de leur Dieu. J'irai donc vers les princes du peuple et je leur parlerai, car ce sont ceux-là qui doivent connaître la voie du Seigneur et les ordonnances de leur Dieu. Mais j'ai trouvé que ceux-là ont conspiré tous ensemble, avec beaucoup plus de hardiesse, à briser le joug du Seigneur et à rompre ses liens. (Jér. 5, 4, 5.) C'est de là en effet que sont partis les attaques les plus hostiles et les coups les plus persévérants. » — Quoi de plus frappant que l'application faite par les Apôtres et les Disciples assemblés, de cet oracle du Roi-Prophète à Jésus-Christ, lorsque les chefs de la synagogue, qui auraient bien voulu sévir contre saint Pierre et saint Jean, après le miracle qu'ils venaient d'opérer, furent contraints de les renvoyer : « Seigneur, s'écrièrent-ils d'une voix unanime, c'est vous qui avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui est, et qui avez

dit par le Saint-Esprit, inspirant votre serviteur David : Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont rassemblés contre le Seigneur et contre son Christ. Et véritablement, l'érode et Ponce-Pilate se sont rassemblés en cette cité, et les Gentils et les peuples d'Israël contre votre Saint, votre fils Jésus, consacré par votre onction, pour faire ce que votre bras et votre conseil ont résolu de faire. » (Ac 4, 24, 28.) — Trois causes secrètes de cette haine ouverte, de cette hostilité déclarée : 1° les mystères que Dieu propose à l'acceptation de l'intelligence de l'homme ; 2° les lois qui règlent ses mœurs et mettent un frein à ses passions violentes ; 3° les jugements de ce souverain législateur, établi sur la montagne de Sion, non-seulement pour annoncer les préceptes de Dieu, mais pour juger les hommes qu'il a créés capables d'un bon et d'un mauvais choix. — Lutte contre Dieu et contre son Christ : Ce n'est plus seulement la raillerie sceptique ou le doute limité du siècle dernier, le temps est passé où l'incrédulité s'arrêtait aux timides conclusions du déisme, de la croyance de Dieu ; maintenant, elle aboutit d'un seul trait aux négations les plus radicales. Ce n'est plus la négation de tel ou tel dogme du symbole chrétien, c'est la conspiration haineuse de toutes les négations réunies, c'est la négation de la première de toutes les vérités, la négation de Dieu et de tous ses divins attributs, de sa puissance, de sa sainteté, de sa justice, de sa providence ; c'est la négation de Jésus-Christ et de tous les mystères qu'il a opérés comme Sauveur et comme Rédempteur du genre humain, négations qui ne sont plus, comme par le passé, le fait d'un certain nombre d'individus plus téméraires, mais qui ont pris les proportions d'un crime collectif, d'une iniquité qu'on peut appeler nationale, universelle. — « Brisons leurs liens ! » Voilà le vrai motif de cette conjuration. Ils ne veulent ni des liens de la foi pour l'intelligence, ni du joug des commandements pour la volonté. Ces liens cependant sont ceux dont Dieu disait par son prophète : « Je les attirerai par les liens qui captivent les hommes, par les liens de l'amour (Os, 6, 4). » Ce joug est celui que Notre-Seigneur proclamait doux et léger. Ce joug, ces liens, dit saint Augustin, ne sont pas un poids pour celui qui s'en charge, ce sont des ailes qui l'aident à voler. Les oiseaux ont aussi à porter le poids de leurs ailes ; ils les portent, et leurs ailes les portent à leur tour. « Portant illas et portantur. » (Serm. XXIV, Sur les par. de l'Ap.) — C'est ainsi qu'ils sont parvenus à bannir Dieu de la vie privée, de la vie publique et sociale, à l'exclure du foyer domestique comme du sanctuaire où se font les lois, par une espèce d'athéisme social. Ils l'ont impitoyablement chassé de leurs constitutions, de leur gouvernement, de leurs lois, de leurs institutions. « Et contre son Christ : » Le Christ est ici placé sur le même rang que le Seigneur lui-même, parce qu'ils imposent des liens et un joug commun. La révolte donc, qu'elle se dirige contre l'un ou l'autre, constitue un attentat toujours égal, parce qu'elle outrage deux maîtres par leur nature et leur dignité.

II. — 4, 5.

v. 4, 5. La menace du châtement n'est pas moins éclatante que la constatation du forfait. Ce rire du Très-haut, cette dérision de son mépris, cette parole de sa colère, ce trouble causé par sa fureur, ne sont-ce pas là les signes et comme les éclairs d'une tempête qui va faire explosion sur la tête des coupables ? Dieu se moque et se rit de leurs vains efforts : 1° Au moment même où ils se révoltent contre lui ; — 2° A l'heure de leur mort : « Vous avez dédaigné mes conseils et négligé mes menaces, moi je rirai à mon tour de votre ruine, je secouerai la tête au jour de votre terreur. » (Pr. I, 25, 25). — 3° Au jour du jugement dernier : « Ils verront le sage et le mépriseront, et le Seigneur se rira d'eux. Et ils tomberont sans honneur en opprobre à jamais entre les morts. » (Sag. 4, 18, 19.) — L'impie pressent ce triomphe de Dieu, il semble entendre l'éclat sinistre du rire vengeur de Dieu à son dernier jour ; de là ce redoublement de haine, de là ces frémissements, ces méditations, ces recherches d'impiété et de scandales, cette affreuse idée de vouloir anéantir ce Dieu dont il redoute infiniment plus qu'il ne se l'avoue à lui-même les représailles et le triomphe. « Celui qui habitera dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux. » Qu'avons-nous vu et que voyons-nous encore ? O moquerie de la Providence ! O merveilleuses représailles de Dieu sur ses ennemis ! Nous avons vu les trois choses marquées par le Psalmiste : les peuples frémir ; derrière eux les corrupteurs des peuples méditer de vains complots ; avec eux et leurs complices, les rois et les gouvernements se liguier ensemble. L'Église dans ce siècle, sous nos yeux, a subi cette triple attaque. Le génie du mal, la haine contre les enseignements et l'inflexible morale de l'Église, s'est incarné en quelques meneurs astucieux qui ont tramé les complots. Et que méditent-ils dans leurs loges maçonniques, dans leurs réunions secrètes, dans leurs obscurs repaires ? La licence universelle, le dévergondage absolu, l'émancipation de l'individu, de la famille, de la société, et, sous le nom de morale indépendante, le renversement de tout ordre, de toute morale, de tous devoirs, de toute vertu. Comme le dogme catholique illumine les consciences et met au grand jour leurs folies, ils ont juré le renversement du dogme catholique. Comme la morale de Jésus-Christ est le seul refuge de la vertu aux abois, l'anéantissement de la morale de Jésus-Christ est promis. — Comme un peuple éclairé de ce dogme et formé à cette morale serait impropre à cette enivre de ruines, il a fallu corrompre le peuple et lui apprendre peu à peu à frémir contre Dieu et contre son Christ. — Comme sous un gouvernement chrétien, cette corruption du peuple est impossible, il devient indispensable de séparer violemment les gouvernements de l'Église et de rendre la loi athée. Tout cela est fait... Les habiles méditent, les rois et les princes se lèvent et se liguient ensemble, le peuple frémit et hurle dans la rue. — « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux ; Dieu les jugera » tous les uns après les autres. Le pouvoir qui a eu la lâcheté impie de diriger contre l'Église les fureurs de la foule, et qui a cru, par une diversion si habile protéger

sa propre existence, ce pouvoir tombe bientôt sous les coups d'un peuple en délire. Ce malheureux peuple lui-même, qui s'irrite du joug de Dieu et se livre aux imposteurs qui l'abusent, rencontre la plus dure et la plus avilissante servitude. Enfin ces imposteurs eux-mêmes, bientôt démasqués et désignés au mépris de tous, sont chassés ignominieusement et subissent plus ignominieusement encore la dictature du premier venu. Tout s'est écroulé par terre de cet édifice de perfidie, de mensonge et de haine, l'Église seule est debout et Dieu triomphe au plus haut des cieux.

v. 6, 7. Telle est la constitution divine et imprescriptible que rien ne pourra renverser. Ni contre le trône de Dieu qui est établi au plus haut des cieux, ni contre le trône de son Fils qui a été posé sur la montagne de Sion, c'est-à-dire au centre de l'Église, aucun attentat ne prévaudra jamais. En vain les nations ont frémi et les peuples ont médité des complots, en vain les rois de la terre se sont armés et les princes se sont ligüés contre Dieu et contre son Christ, se promettant de rompre leurs liens et de secouer leur joug. Celui qui domine toutes les entreprises humaines de la hauteur dont le ciel domine la terre, Dieu se rira d'eux, et le Seigneur, c'est-à-dire le Dieu fait homme, s'en moquera. Entendez-vous, dit saint Hilaire (Tract., in Ps. II) : *Ils ont porté leurs audacieux efforts contre la double personne du Père céleste et de son Fils incarné, et voici qu'ils sont livrés à la dérision de l'un et de l'autre*. Ils n'auront raison ni du Tout-Puissant assis dans sa gloire, ni du Christ présent dans son Église ; et moqués là-haut, ils le seront encore ici-bas. — Après que Dieu s'est ri de ses contradicteurs en faisant triompher son œuvre nonobstant leurs contradictions et au moyen même de ces contradictions, si la résistance continue, si la haine s'obstine, alors il fait retentir le tonnerre de sa voix, la menace de ses vengeance, et si ce solennel avertissement n'est pas entendu, il passe de la menace aux effets, il trouble, il déconcerte, il ébranle, il arrache, il déracine ces insolents ennemis.

III.— 6, 9.

6. Mais il importe par-dessus tout, dans la pensée de Dieu, qu'on sache bien que les rigueurs annoncées par son courroux sont destinées à punir les outrages faits au Christ, son verbe, son image, son suprême amour ; voilà donc le Christ qui entrant en scène dans la seconde partie de ce psaume, vient affirmer d'une part ses titres au respect du monde ; de l'autre son droit de foudroyer quiconque osera le méconnaître. — Quatre grandes questions sont résolues par cet hymne glorieux aux futures destinées du Christ : 1 ° Le Christ sera-t-il roi de l'univers ? — Sans aucun doute, puisqu'il déclare lui-même que le Seigneur l'établira roi sur Sion la montagne sainte, et cela pour promulguer des préceptes de Celui d'où lui viendra sa souveraineté. — Le nom de Jésus est un nom de roi, et il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'absolue. Royauté universelle, elle renferme tous les êtres qui relèvent également de la toute-puissance divine. — Deux règnes divers, dont il est

parlé dans les saintes Lettres, l'un de rigueur et de dureté, dont il est question au v. 9 de ce psaume ; l'autre de douceur et de joie que le même psalmiste décrit dans le Ps. XLIV. (Voir Bossuet, 2^e Sem, sur la Circ., II P). 2^e A quel titre le Christ est-il roi ? A titre de nature et de naissance, puisque le Seigneur qui le nomme solennellement son Fils, l'engendre dans cet aujourd'hui qui ne commence et ne finit jamais, c'est-à-dire dans la gloire d'une génération éternelle et par là même divine. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de Fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ? « Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je pas enfanter moi-même ? » (Is 76, 9.) — Un Dieu peut-il venir d'un Dieu ? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que lui-même ? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant, mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. (Bossuet, *Elévat.*) — Trois générations : la génération éternelle, la naissance temporelle et la résurrection. Dans la première, il est égal à Dieu son père ; dans la seconde, il est abaissé un peu au-dessous des anges ; dans la troisième, il est relevé au-dessus d'eux. — Jésus-Christ véritable législateur, et non-seulement promulgateur de la loi, comme roi, comme juge souverain, comme grand-prêtre.

v. 8. — 3^e Et sur qui ce prince, Fils éternellement engendré du Très-Haut, règnera-t-il ? Sur les individus seulement ou sur l'ensemble des nations ? Non-seulement les âmes isolées lui seront données en patrimoine, mais les peuples mêmes, comme peuples, formeront son héritage et deviendront, d'un bout de la terre à l'autre, une possession dont il sera maître de disposer comme il l'entendra. — Dieu a voulu que son fils Jésus-Christ lui demandât de posséder ce magnifique héritage, parce qu'il entraît dans les conseils de Dieu que la conversion des Gentils ne serait due qu'à ses prières, de même que le dessein de Dieu était qu'il nous rachèterait par sa mort, et qu'il entrerait ainsi dans sa gloire. (Suarez, III, p. 9, XXI. Disp. 45.) — Et en effet, dit saint Paul, Dieu l'a fait héritier de toutes choses, lui par qui il a créé les siècles. (He 1, 2.) Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. — Tous les autres souverains, quelque grande qu'ait été leur puissance, quelque nombreux qu'aient été leurs sujets, ont trouvé des limites à leur empire... Mais pour Jésus-Christ, son nom et son royaume s'étendent partout, partout on croit en lui, il reçoit les hommages de toutes les nations, partout il règne, partout on l'adore ; il est le roi souverain, le juge suprême de tous les hommes sans distinction, il est leur Seigneur et leur Dieu. (Tertull. *contra Jud.*) Point de temps, point de lieu, point d'état, point de condition de vie, où l'on n'appartienne à Jésus-Christ. — Jésus-Christ est proclamé le maître universel des âmes, et pour qu'il en soit le maître universel, il faut qu'il en soit le maître unique dans le monde. Conséquence de la vérité absolue de la foi : la vérité et la vérité seule est la reine légitime du monde et des âmes.

4° Si les nations refusent de reconnaître l'autorité du Christ, d'obéir à ses lois, de quelle façon sera-t-il en droit de les traiter ? Son sceptre se changera alors en verge de fer ; son courroux, justement irrité de leur rébellion, sera libre de les mettre en pièces comme un vase d'argile, et c'est en effet à cet excès lamentable que les réduira sa vengeance. — Royauté du Christ, droit d'exercer, en vertu de cette souveraineté divine, une autorité publique et sociale parmi les peuples ; puissance et résolution de les châtier et au besoin de les anéantir s'ils osent se dérober à la discipline qu'il leur imposera, voilà trois choses exprimées avec une radieuse évidence dans ce Psaume et dans les prophéties lointaines de l'Ancien Testament.

v. 9. Le sceptre qui a été mis aux mains du Christ, encore qu'il soit principalement le sceptre de la doctrine et de l'amour, n'en est pas moins le sceptre de la puissance et de la force. Que dis-je ? Il est le sceptre de la force, parce qu'il est le sceptre de la doctrine. « Tu les régiras avec une verge de fer. » Eh bien oui, cette verge pastorale, qui est naturellement douce et bénigne, elle est pourtant de fer, parce que les principes qui font la règle du gouvernement divin sont des principes inflexibles comme la vérité, immuables comme la justice, indestructibles comme Dieu même. (S. Hil.) Et s'il arrive que ces principes soient persévéramment méconnus et violés, que les directions de la doctrine, que les conduites de l'amour soient opiniâtrement et criminellement repoussées, alors la houlette du pasteur devient la verge terrible du Châtiment, et d'un seul coup, elle brise le vase qui n'a pas voulu se laisser refondre et réformer... Les nations sont une argile entre ses mains, et s'il en change la forme première, c'est pour lui en donner une meilleure. Ainsi fera-t-il par rapport à ces nations qu'il a demandées et obtenues pour héritage. — « Vous les gouvernerez avec une verge de fer, c'est-à-dire vous briserez en eux les convoitises terrestres, les désirs fangeux du vieil homme et tout ce qui est empreint et souillé de la boue du péché ; ou s'ils résistent, vous briserez leurs crimes par d'éternels supplices. (S. Aug.) — Les rois et les grands de la terre, enorgueillis et aveuglés par leur puissance, oublient facilement qu'ils sont hommes. Ils s'imaginent qu'ils n'ont rien à craindre parce qu'ils sont au-dessus de tout. C'est au contraire cette élévation même qui doit les remplir de frayeur, puisqu'enfin ils seront jugés avec beaucoup plus de rigueur que les autres ; que les puissants seront tourmentés puissamment, et que Dieu dans sa colère les brisera comme un vase d'argile. — Quand les peuples eux-mêmes, acquis par son sang et livrés à sa domination par son Père, oublient ce qu'il est et ce qu'ils lui doivent ; quand, refusant de l'appeler par son nom véritable et divin, leur impiété ne l'appelle plus que d'un nom qui l'abaisse et l'outrage ; quand, au lieu de l'honorer comme Fils de Dieu, égal à celui qui l'engendre, ils ne l'honorent que comme le fils du néant, cette injure est à ses yeux, de quelques éloges qu'on l'entoure d'ailleurs, le crime le plus grave dont ils puissent se souiller ; nul autre ne soulève plus d'indignation dans son âme ; nul ne sollicite plus son bras à frapper... et il n'en faut pas davantage pour décider Jésus-Christ à nous faire

sentir sa verge de fer, et à nous mettre en pièces comme un vase d'argile. — Cette verge de fer qui ne plie pas, c'est la vérité de Jésus-Christ, qui est la règle inflexible sur laquelle la volonté du pécheur doit se reformer, et qui ne doit jamais elle-même se conformer à la volonté corrompue de l'homme. — Jésus-Christ associera un jour ses fidèles serviteurs à cette terrible puissance dont il fera sentir les coups redoutables à ses ennemis, « Quiconque, dit-il, aura vaincu et persévéré jusqu'à la fin dans les oeuvres que j'ai commandées, je lui donnerai puissance sur les nations ; il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées par lui comme un vase d'argile, selon que j'en ai reçu moi-même de mon Père le pouvoir (Ap. 2, 20, 28).

IV. — 10 – 13.

v. 10-11. « Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre. » — Combien il est nécessaire que Dieu parle lui-même aux rois et aux grands par la voix des événements, et qu'il les instruisse ainsi de leurs devoirs, parce que les hommes n'osent souvent leur en parler. — Nous vivons dans une période de temps où les années se succèdent, ne cessent de donner aux rois et aux chefs des peuples de ces grandes et terribles leçons, où jamais le Très-Haut, par le bruit des trônes abattus et des empires bouleversés, n'a plus souvent fait entendre cette parole : « Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. » — Cependant cette possession des empires et cet héritage de tous les peuples que le Père remettait à son Fils, est la vérité que les peuples comprennent le moins, c'est la leçon que les gouvernements repoussent avec la plus stupide incroyance. Où sont nos intelligences contemporaines qui admettent le règne de Dieu au milieu des peuples, et sa puissance dans les affaires de la politique humaine ? Peut-être permettra-t-on à Dieu de gouverner la nature et lui accordera-t-on quelque part d'autorité et de droit dans la conduite des individus : mais les peuples, mais les empires, mais les révolutions humaines et les vastes ébranlements des nations, qui s'avise d'y voir planer une autorité supérieure ? — « Et maintenant », comme le Psalmiste disait : Maintenant que Dieu lui-même vous a, dans une révélation mystérieuse, appris la mission du Christ de dominer et de régir les peuples, maintenant que les traces de cette domination sillonnent l'histoire entière, maintenant que la verge de fer a passé par toutes les générations pour les châtier et les meurtrir, que les ruines se sont ajoutées aux ruines, que les catastrophes et les écroulements des puissances persécutrices sont sans nombre ; maintenant comprenez, avec la salutaire terreur que vous doit inspirer une aussi invincible puissance et d'aussi inévitables arrêts, comprenez quels devoirs vous regardent, quels péchés vous perdent, quelle conduite est exigée de vous. — Trois devoirs des gouvernements envers l'Église : 1° Garder et défendre la vérité. La vérité seule fait vivre un État. L'erreur le bouleverse, en dessèche les forces vives, en désagrège et en désunit tous les membres, et finalement le mène à ces

luttres intestines, à ces troubles profonds, où périt sa sécurité, où s'épuise sa vigueur, où son salut lui-même est mis en jeu. A notre époque d'affaïssement moral et d'indifférentisme, ces grands principes ne sont plus connus, et telle est l'épaisseur du voile qui couvre les yeux, que l'abandon des croyances qui font la vie d'un peuple est regardé comme la plus précieuse et la plus sacrée des conquêtes de l'âge moderne... Que les faits ressortent des doctrines, comme la plante de son germe, comme le fruit de sa fleur : voilà ce qu'ont clairement aperçu tous les siècles, et ce qui nous reste à nous entièrement caché... — 2° L'édiction de bonnes lois qui ne soient pas en opposition avec le dogme, la morale, la discipline de l'Église catholique, second devoir renfermé, dit saint Thomas, dans ces paroles : « Servez le Seigneur. » Un roi, dit-il, comme homme privé, sert Dieu en vivant chrétiennement ; comme roi, en portant des lois contre tout ce qui outrage la justice de Dieu. — 3° Le troisième devoir de l'État, le plus essentiel et maintenant le plus méconnu, est ainsi exprimé par le Psalmiste : « Apprehendite disciplinam, » c'est d'accepter l'autorité disciplinaire de l'Église... L'Église a une discipline à imposer : elle est de par Dieu, elle s'adresse aux âmes, elle guide les générations vers leurs destinées éternelles, elle apprend au monde ses devoirs, elle est chargée de signaler et de punir les fautes, elle a pour mission spéciale de réprimer les vices et de contenir les passions de tous dans le devoir : telle est cette discipline que les rois, comme les sujets, doivent fidèlement supporter. L'Église n'entend pas absorber l'État ; mais l'État ne peut pas plus que l'individu se soustraire aux enseignements, aux lois, aux réprimandes, aux censures de l'Église. — « Servez le Seigneur avec la crainte, et réjouissez-vous devant lui avec tremblement. » La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur ; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés ; elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste, et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations ; mais il faut qu'il se console quand il voit venir un Sauveur, un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait : « Réjouissez-vous devant Dieu avec tremblement. » Réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous, parce qu'encore que par lui-même il ne veut apporter que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal (Bossuet, 3° Serez. pour Noël). — Une grande sainte des derniers siècles disait : « L'amour de Dieu presse de marcher, et la crainte de Dieu fait qu'on prend garde où l'on marche. »

v. 12. S'attacher fortement à Jésus-Christ, à sa doctrine, à la pureté de sa morale, à ses exemples, condition essentiellement nécessaire pour être sauvé. Ce mot « embrassez » montre suffisamment que cette discipline est un secours et une défense entre des obstacles qui seraient funestes, si on ne l'embrassait avec autant de zèle (S. Aug). « Embrassez la doctrine, observez la discipline, de crainte que le Seigneur ne se fâche et que vous ne périissiez,

parce qu'étant sortis de la voie véritable, vous finirez par ne plus trouver de voie ouverte devant vous. » Vous est-il arrivé de vous engager dans un chemin qui semblait battu à son point de départ, et qui, de moins en moins frayé, finissait par s'effacer entièrement, et vous laissait, à l'entrée de la nuit, dans une plaine inconnue, dans une forêt obscure, sans plus vous offrir de direction ni d'issue ? Tel est le sentier des impies : c'est une route qui se perd, qui n'aboutit à rien qu'au désert, qu'à l'abîme, qu'à la mort. Volontiers, le Seigneur déverse son mépris sur les orgueilleux et les téméraires qui ont voulu se passer de lui, croyant pouvoir se suffire à eux-mêmes ; il les parque, il les accule dans des impasses. (Ps 106, 40). Ils s'épuisent en marches et contremarches inutiles, tournant dans un cercle qu'ils ne peuvent franchir... Voilà ce qui est manifeste, c'est que la politique sans Dieu et sans Jésus-Christ est à court d'expédients, c'est qu'elle est à bout de voies. L'humiliation nous est infligée en la forme prédite par le psalmiste : ayant quitté la voie directe, nous avons perdu notre route, nous n'avons plus de chemin tracé devant nous, nous tournons dans un cercle et nous nous agitons dans une impasse.

v. 13. Se rappeler que la justice de Dieu, que l'on croit souvent fort éloignée, est fort proche. — Brièveté de la vie. « Ce qui finit un jour ne peut jamais être long. » (S. Aug.) — Il n'est personne qui ne puisse appliquer ce psaume à ses passions. Ce sont là proprement les ennemis de Dieu et de Jésus-Christ son fils. Elles frémissent sans cesse contre la loi et l'Évangile. Mais il faut les soumettre par les principes de la foi, par l'idée de la grandeur de Dieu et de Jésus-Christ, et par la crainte des jugements terribles dont le pécheur est menacé. — La voie de la justice, c'est Jésus-Christ ; voie qui seule conduit à la vérité et à la vie.

